6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.28 — à LENS N 1.02

ABONNEMENTS — 3 Mois / 6 Mois / Un An
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 / 9 fr. / 18 fr.
Autres départements. . . . . 5 fr. 50 / 11 fr. / 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste.

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Vendredi 19 AVRIL 1907

LES FAITS DU JOUR

Les rois d'Angleterre et d'Italie ont eu une entrevue à Gaète.

A Paris, la grève des garçons de cafés et de restaurants continue sans graves incidents.

La Commission parlementaire chargée d'examiner les papiers du nonce Montagnini s'est réunie sous la présidence de M. Pelletan.

Une institutrice-adjointe s'est noyée accidentellement à Sains-en-Gohelle.

CONTRE LA LOI

M. le président Toutain qui a, l'autre jour, condamné pour rire le curé de Saint-Augustin, est un magistrat peu banal. Je ne lui reproche pas son indulgence. C'est affaire au Ministère public qui fait du reste appel *a minima*. Ce n'est pas la mienne. Aussi bien M. Jouin, s'il méritait d'être condamné, ne méritait pas d'être pendu et s'il est permis de trouver un peu ridicules les 16 francs d'amende il serait excessif de le vouer à la potence.

Mais M. Toutain, magistrat très clérical sans doute, appartient à notre discussion, et s'est conduit de telle manière qu'il devient dans cette affaire un coupable autrement important que M. le curé de Saint-Augustin.

Que M. Toutain soit catholique, c'est possible, c'est probable même. C'est d'ailleurs son droit. Ce qui n'est certainement pas son droit, c'est de parler comme il l'a fait.

On a, quand on lit le jugement, l'impression très nette qu'il y eut entre le président et les assesseurs une profonde divergence de vues. La sentence est le fait du tribunal, les considérants sont l'œuvre du président et le départ est très facile à faire entre l'action de uns et des autres.

Le délit commis par le curé Jouin n'était pas niable et ne pouvait être passé sous silence, M. Jouin revendiquant hautement la responsabilité de ses actes. Il la revendiquait d'autant mieux que c'est tout exprès qu'il s'était mis en rébellion contre la loi sur l'ordre du cardinal Merry del Val, transmis par M. Montagnini. Le tribunal devait donc condamner et il l'a fait. Il l'a fait très probablement malgré son président qui, dans son zèle clérical, serait sans doute allé jusqu'à l'acquittement. La condamnation étant prononcée, M. Toutain qui tenait la plume s'est rattrapé en rédigeant l'extraordinaire jugement que l'on connaît.

Or, on admet généralement que les magistrats sont faits pour appliquer la loi et non pour la discuter, encore moins pour la critiquer. C'est, d'ailleurs, la théorie que professent assez volontiers ceux qui s'appellent eux-mêmes les magistrats de la vieille école et M. Toutain doit se donner comme un de ceux-là. La loi peut être dure ou douce, ou mauvaise, il n'importe, c'est la loi et le magistrat esclave de son Devoir l'applique impassiblement. C'est en vertu de ce principe que d'une figure figée tombent en paroles glaciales les condamnations des pauvres diables.

Pour ceux-là point d'excuses. Ils peuvent dire qu'ils « ne savaient pas », qu'ils ignoraient le Code, eux qui parfois seraient bien embarrassés pour le lire. Le magistrat leur réplique que « nul n'est censé ignorer la loi », et, en vertu de cet adage dont ils ne saisissent pas toujours exactement la portée, ils doivent subir l'amende, la prison et le reste.

M. Toutain a dû bien souvent se draper dans sa dignité en distribuant libéralement des peines variées dans des circonstances pareilles.

Mais quand il s'agit du curé de Saint-Augustin, en révolte contre la loi, M. Toutain professe une autre thèse. A l'en croire, « la masse des citoyens, même instruits en dehors des seuls juristes, est hors d'état d'avoir une appréciation éclairée des difficultés juridiques ». D'autre part, « la loi est de date récente » et ce bon abbé Jouin pouvait n'en pas connaître exactement la portée.

Le curé de Saint-Augustin, peu lettré sans doute, n'avait pas lu le texte, ou bien n'avait pas prêté attention à une loi l'intéressant directement. Il se peut qu'un chemineau quelconque se soit médiocrement inquiété de la loi de Séparation, mais il est assez peu vraisemblable que le curé d'une importante paroisse l'ait traitée avec tant d'indifférence. Il n'importe ! l'argument paraît suffisant pour entraîner l'indulgence.

Bonnes gens qui pour une contravention quelconque, pour un délit commis par ignorance, pouvez être traînés devant la magistrature de votre pays, souhaitez d'avoir affaire à M. le président Toutain... à moins qu'il ne vous traite autrement qu'un curé en révolte, ce qui est, après tout, bien possible ! Pour ma part, je sais que je ne tenterais pas l'expérience et je ne saurais trop vous conseiller d'imiter ma prudente réserve.

Mais il y a mieux, ou pis. Ce singulier magistrat ne se bornant pas à discuter les faits et les éléments de la cause, ce qui était son droit strict, a jugé bon de critiquer une disposition « créant un délit spécial aux ministres du Culte redevenus pourtant de simples citoyens ».

Ici il semble bien que M. Toutain ait déraillé. Appliquer la loi avec indulgence, soit ! La critiquer, c'est autre chose ! Si M. Toutain veut faire cela, il a un moyen bien simple, c'est de cesser d'être magistrat et de se faire nommer député. Tant qu'il portera la robe du juge il lui faudra se contenter d'appliquer les textes.

André LEFEVRE.

CHOSES ET AUTRES

CHOU BLANC

~~On ne dira pas que les Américains jugent~~ trop vite et légèrement. Le procès Thaw, commencé le 23 janvier, s'est terminé par un procès-verbal de carence. Les jurés, après quarante-huit heures de délibération, n'ont pu se mettre d'accord et tout est à refaire. Tout, interrogatoire, dépositions, expertises, plaidoirie et réquisitoire. La question est de savoir si l'accusé est fou ou n'est pas fou. S'il résiste au second procès, est dit-on qu'il aura prouvé que sa tête est solide.

Cette affaire passionne beaucoup les Américains et davantage encore les Américaines. L'autre jour, la femme du meurtrier faillit, paraît-il, être écharpée. Une foule de curieuses l'entouraient qui toutes voulaient emporter un petit souvenir d'elle. A cette fin, elles lui arrachaient ses vêtements lambeaux par lambeaux. Quand la police survint, mistress Thaw était presque nue. Comme toutes ses admiratrices n'étaient pas servies, il est permis de supposer qu'à défaut d'étoffe elles se seraient volontiers accommodées d'un petit, d'un tout petit morceau de peau. Le lynchage par admiration ! Est-ce assez imprévu ?

Un incident non moins curieux a été provoqué par l'affaire Thaw. A l'Opéra de Pittsburg, on a vu un jeune homme fort riche sortir un revolver et se tuer en pleine représentation. Ce jeune homme, jaloux de la célébrité de Thaw, voulait, disait-on, se faire remarquer. Quand un tel désir le hantait, Alcibiade coupait la queue de son chien. Il faut croire qu'au temps d'Alcibiade la bagatelle publique n'était pas très difficile. En tout cas, l'Américain de Pittsburg a voulu faire beaucoup mieux. Mais voyez la surprise. Les Américains ne se passionnent plus que pour la question de savoir à quelle date viendra le second procès Thaw, et personne ne pense plus au suicidé. Les absents ont tort.

Il est bon, certes, il est indispensable d'entourer les procès criminels de toutes les garanties possibles et d'y porter des torrents de lumière. L'accusation et la défense se sont inspirées de ce sage principe dans l'affaire Thaw. Tout a été mis en œuvre pour faire triompher la vérité. Et le problème, dépouillé de toutes les complicités de la procédure, paraissait, en somme, assez simple : Thaw a assassiné White qui semble avoir été un vilain coco, par jalousie rétrospective.

Eh bien ! voyez où l'on en est après plusieurs semaines de controverses : les jurés ne savent pas encore si Thaw est coupable !

Que sera-ce donc, dans six mois, quand on apportera à la barre d'autres témoignages et d'autres expertises ! Et l'on ose dire que la lumière naît de la discussion. Celui qui a inventé ce lieu commun me paraît avoir posé un joli lapin à la crédule humanité.

GRIFF.

CHRONIQUE

DÉVOUEMENT

Tous, à l'occasion, nous blaguons les médecins : médicastres, morticoles, rebouteux, ouvreurs de ventres, sous-vétérinaires, a même insinué une voix retentissante. Nous les blaguons, surtout lorsque nous sommes bien portants, nous les blaguons aussi parce que la malice fait trop fâcheusement partie de notre genre d'esprit. Mais, tout de même, je crois bien que les médecins valent mieux que leur réputation.

J'ai connu à Paris, comme en province, des praticiens admirables de dévouement. Combien de médecins de campagne pourraient être donnés en exemple ? Des quantités sûrement. Leur tâche est rude, malaisée. Cependant ils l'accomplissent sans se plaindre. Le jour comme la nuit ils sont sur les routes, cahotés dans de modestes carrioles, portant aux malades les secours de la science et leur consolation aussi.

Dans les hôpitaux, des plaques de marbre enregistrent les noms de ceux qui moururent en se dévouant. Là comme ailleurs, il y a des victimes du devoir ; quelques lettres gravées dans la pierre, voilà toute la récompense ; elle est modeste. Les évènements à l'occasion forcent les échos de l'actualité donnant à quelques-uns une notoriété passagère. Il en est ainsi du docteur Mauchamp si misérablement assassiné au Maroc. Car c'est bien le médecin, le savant, qu'une foule ignoble d'ignorance a lapidé.

Colonial, il l'était, mais colonial d'un genre à part. Comme arme, comme moyen de propagande, il n'avait que ses instruments, ses sérums et ses vaccins. Admirable crédit accordé à la science. Cela nous repose un peu de prouesses plus éclatantes peut-être, moins utiles sûrement, moins efficaces aussi. Malgré le démenti apporté par la tragédie Mauchamp je me suis laissé dire que nos plus actifs agents de pénétration aux colonies étaient les docteurs. L'indigène, pour incivilisé qu'il soit, reconnaît assez volontiers la supériorité du blanc comme guérisseur. Les nègres de l'Afrique sachant les bienfaits du vaccin antivarioleux de Jenner, se le font inoculer sans hésiter.

Je regardais, l'autre jour, dans un journal illustré, plusieurs photographies relatives à l'investissement d'Oudja, à l'occupation de cette ville par nos troupes. Elles sont curieuses, ces images, instructives aussi. La vanité y a sa part, en ce sens que le musulman, malgré le Coran, se laisse photographier avec une complaisance non dépourvue de pose.

Malgré cela, nous pouvons saisir dans les foules enregistrées par le « kodak » des regards chargés de dépit et de haine. Les « giaours » ne sont point aimés, surtout lorsqu'ils sont envahisseurs comme nous le sommes et cela se voit. En une seule occasion cependant, le Marocain semble oublier ces ressentiments. Un médecin-major dit la légende qu'il dessine soigne un jeune teigneux. La scène est simple. Le praticien applique avec un pinceau une drogue quelconque sur la tête de l'enfant. Son père assiste au pansement. Là, les physionomies sont pour ainsi dire désarmées. Elles respirent la confiance et la joie. Qui sait si les adversaires d'hier ne seront pas les alliés très fidèles de demain.

Le docteur Mauchamp a été récompensé — s'il est possible d'imaginer qu'il soit une récompense en ces sortes d'actes — pour sa vie de labeur, de dévouement et sa fin tragique.

Mais combien d'autres meurent, héros obscurs, dont nous ne connaîtrons jamais ni les noms ni les mérites.

Je pense au docteur Rabuel, dont l'histoire est d'hier. Il a trente ans, il est plein de vie, plein de santé. Sa carrière commence. Médecin d'un quartier pauvre de Paris, son temps est tout entier pour ses malades, pour sa famille aussi, composée d'une épouse et de deux bambins. Un jour, il est mandé auprès d'une fillette atteinte du croup ; sa mère a pris le même mal en la soignant. Toutes deux agonisent. L'inoculation antidiphtérique trop tardive demeure impuissante. Les fausses membranes envahissent l'arrière-gorge, les deux malades râlent, vont mourir étouffées.

Eh bien non, elles ne mourront pas. Le docteur Rabuel tente un expédient suprême. Collant sa bouche à ces deux bouches empoisonnées, il aspire héroïquement les fausses membranes. C'était pour lui, il ne l'ignorait point, tout comme s'il avait embrassé un canon sur la gueule au moment où le coup part ; cela ne le fit point hésiter. Quelques minutes après, les deux malades respiraient, étaient sauvées. Quant au médecin qui avait bu la mort à ces lèvres contaminées, il décéda à l'hôpital après vingt-quatre heures d'agonie.

Un banal fait divers nous a le premier révélé cette action héroïque. Personne ne s'est inquiété, personne ne s'est ému. Le docteur Rabuel est parti vers la tombe sans aucune pompe officielle. Aucune décoration ne récompensera son dévouement, aucun discours ne dit adieu à sa dépouille. Il s'en fut obscurément, comme il avait vécu. Quelqu'un veillait pourtant sur sa mémoire : une foule composée de mères. Certains quartiers de Paris sont comme des petites villes de province, où le moindre événement est connu des habitants. Les mamans qui surent ce qu'avait fait le docteur Rabuel, d'un mouvement spontané formèrent le cortège qui le conduisit au cimetière. Il y en avait des centaines et des centaines.

Oh ! femmes de France, femmes du peuple, mères admirables ! Comme votre cœur sait vous faire accomplir simplement les actes les plus pieux et les plus beaux. Vous avez su trouver, d'instinct, la cérémonie qui convenait le mieux à cet héroïque médecin des pauvres. Vous étiez là avec vos misères, vos médiocrités, la détresse ordinaire de vos situations inscrites sous vos costumes, mais vos visages navrés disaient votre douleur sincère. Vous pleuriez un grand ami et vous donniez à celui qui s'en allait des larmes, de vraies larmes qui coulaient sans retenue parce qu'il se dévoua jusqu'à la mort pour vos enfants.

Il n'y eut point de discours, mais la seule éloquence, les sanglots, j'aime mieux cela.

Un acte comme celui du docteur Rabuel nous émeut jusqu'à l'admiration. Il honore du même coup tous ces médecins inconnus, qui font intrépidement leur devoir et aussi l'humanité. Après de tels exemples, il est possible de penser sans forfanterie que les hommes sont bons. Dans le train-train coutumier de l'existence, nous succombons assez souvent à des mesquineries. Mais vienne l'occasion de nous dévouer, l'étincelle jaillira d'elle-même et beaucoup sauront se donner avec héroïsme. Ces sacrifices ne sont point inutiles, puisqu'ils nous fournissent le sujet d'admirer des hommes comme le docteur Rabuel et l'instinct si clairvoyant et sûr de toutes ces mères qui lui portèrent spontanément leur tribut de reconnaissance. Comprendre et admirer une belle action c'est en quelque sorte y collaborer. Voilà pourquoi je rapporte si longuement à mes lecteurs l'histoire si belle d'un modeste médecin du quartier de la Roquette.

J.-M. GROS.

ECHOS ET NOUVELLES

Un journal nous apprend que, lors d'un dîner diplomatique, l'empereur Guillaume a déclaré à l'attaché militaire des Etats-Unis que les autorités militaires allemandes ont obtenu des résultats très concluants en remplaçant dans le menu du soldat la bière par le thé.

Plusieurs casernes de Berlin et de province ont adopté depuis peu le samovar russe.

Il paraît que les soldats aiment le thé et l'empereur espère bien rendre son usage aussi général dans l'armée allemande qu'il l'est dans les armées russe et japonaise.

—o—

Le banquet que le Club de 1900 donnera demain aux présidents du conseil des colonies britanniques, réunis actuellement à Londres, dépassera, en ce qui concerne le nombre des convives, tout ceux qu'on a vu jusqu'ici dans la Métropole. Il y aura 1,800 couverts. Les frais se monteront environ à cent mille francs.

L'Albert Hall, où ce repas monstre aura lieu, est assez spacieux, mais, malgré l'excellente acoustique de la salle, il n'est guère probable que tous les convives entendront bien les divers toasts que ne manqueront pas de prononcer les représentants des colonies.

—o—

Tous les pays, ou presque tous, ont leur emblème héraldique floral. Le France connut, jusqu'en 1830, la fleur de lys. L'Angleterre a la rose, l'Ecosse le chardon, l'Irlande le trèfle.

L'Allemagne a le bleuet ; la Grèce, la violette ; la Suisse, l'édelweiss ; l'Espagne, la fleur de grenadier ; le Japon, le chrysanthème.

La Norvège, royaume de reconstitution récente, en est encore privée. Ses hommes d'Etat consultent les catalogues d'horticulture et les herbiers. Ils n'ont pas encore trouvé.

Du SEMINAIRE en PRISON

Notes de voyages et de détention

Le jeune F. de Rocquancourt, favori du Cardinal Lavigerie, est ordonné coup sur coup, diacre, prêtre et prélat. Il fait un voyage en France où il sonde vainement la bourse des gros bonnets cléricaux ; puis est nommé à Staxx, auxiliaire de l'Evêque Polomeni. Après la mort de Lavigerie, il passe à Saint-Quentin, comme vicaire de la basilique. Les vices et les ridicules de ses supérieurs sont dépeints par lui de façon fort humoristique.

Tous prélats

Tout allait donc à mon gré et pour le mieux, quand je fis naître involontairement un brandon de discorde entre Mgr Mathieu et moi. Ce brandon fut tout simplement Mgr Lesur chorévêque de Damas, chanoine titulaire de Carthage, protonotaire, chanoine de Lorette, Cagliari, Aquin, Besignano et quantité d'autres lieux aussi exotiques les uns que les autres. Ce type unique en son genre, devenu depuis maire de la commune de Mortiers, était comme le cauchemar et la bête noire de l'Evêque de Soissons, de tout son chapitre et particulièrement de l'Archiprêtre de St-Quentin. En effet, entré à grand peine au Séminaire, il en était sorti avec bien plus grand peine encore. Son intelligence étant des plus bornées et des plus ingrates, cela ne l'avait nullement empêché de désirer les honneurs et de rechercher les dignités, même les plus futiles.

Trop « Minus habens » pour espérer pouvoir en obtenir quelqu'une autrement qu'à prix d'or, il s'était tourné vers le Cardinal Lavigerie comme une plante vers le soleil.

Celui-ci, qui connaissait bien sa clientèle, avait créé en 1889 un chapitre spécial dont tous les membres devenaient de droit Prélats-nés de la Chapelle du Pape, avec le droit de s'appeler Monseigneur, de s'habiller en violet par toute la terre et de porter même la mitre.

Il suffisait, pour jouir de tant d'avantages, de verser au Primat d'Afrique une trentaine de mille francs. C'était se constituer soi-même son bénéfice, et quel bénéfice... Mgr Lesur ne pouvait trouver que providentiel un placement aussi avantageux de sa personne et de ses deniers. Il avait trouvé sa voie et sa véritable vocation dans la fondation nouvelle, car non content d'en profiter pour lui, il tint à honneur de trouver des collègues et de répandre le plus possible le Canonicat Carthaginois.

Cela lui donna idée de se mettre à la recherche de tous les prêtres qui désirent des galons et qui ont de l'argent, car les passementeries diocésaines sont très loin de suffire à contenter tout le monde.

Mgr Lesur, paré comme une enseigne de ces nouveaux pavois, se mit donc courageusement en route pour trouver des chanoines de Carthage et il en trouva, tant en France qu'en Belgique, un nombre respectable dont quelques-uns coulés dans un moule comme celui de ce pauvre Mgr Thiébault, employé autrefois dans l'église de la Trinité à Paris à compter les messes que ses confrères disaient, d'où son surnom de « compteur de messes ».

Bientôt cette propagande d'un nouveau genre ne suffit plus à son activité. Encouragé par le succès, il ajouta à son assortiment de placier de bibelots, des dignités italiennes que les Evêques de la Péninsule sont friands d'offrir aux gogos du Clergé Français en échange de leur bonne monnaie.

Les lapins canonicaux

Mgr Lesur gagna à cet honorable commerce d'être nommé « le poseur de lapins canonicaux » et longue serait la liste des fausses hermines qu'il plaça sur tant d'épaules dans les plus lointaines bourgades. En général, les solliciteurs en eurent pour leur argent. Personne n'avait garde de se plaindre. Ceux qui ne pouvaient mettre 30.000 fr. à leurs hochets se rabattaient sur une faveur moins chère. Il y en avait pour toutes les bourses et certaines ne revenaient pas à plus de 7 ou 800 francs. C'était pour rien !

Qui eût voulu après cela ne pas se monter un peu en graine. Aussi de la Navarre jusques aux Flandres, connut-on bientôt le nom et les armes parlantes de Mgr Lesur, qui portent pour devise : « Le sûr et non l'incertain ».

Sa garde-robe est aussi riche en parures de toutes couleurs que celle de Guillaume II d'Allemagne en uniformes militaires. Il ne craignait pas, à la vérité, de composer un long ouvrage d'érudition pour décrire tous ces costumes, la largeur et la couleur des passe-poils auxquels on peut prétendre suivant son rang dans la Prélature. Mgr Lesur sollicita de tous temps, et sollicite encore, deux choses : l'Episcopat avec un évêché en France et aussi les palmes académiques. Malgré toutes mes démarches passées dans les ministères, je n'ai jamais pu parvenir à lui faire donner satisfaction et je ne sais à quoi attribuer cet insuccès. Peut-être la lecture de l'ouvrage du Prélat a-t-elle fait reculer M. Dumay.

Mais je crois plutôt que ce bon Mgr Lesur avait dû commencer par où il eût dû finir, en distribuant son argent en Afrique ou en Italie, sans garder aucun fonds de caisse pour la France. A l'heure qu'il est, il doit se repentir amèrement d'avoir ainsi gaspillé sa poudre. Il lui reste pourtant quelques titres solides à l'admiration de ses contemporains, puisque, durant son édilité, il a fait creuser un puits agrémenté d'une pompe sur la place de Mortiers et qu'il a aussi doté sa commune natale d'une magnifique horloge ainsi que d'une pompe, — à incendie, celle-là.

Afin que les générations à venir n'en ignorent, le Prélat, maire de Mortiers, a composé lui-même sa biographie, ornée de son portrait, dans laquelle on apprend qu'il est chevalier de l'Ordre de Mélusine et décoré de la médaille toute récente de la Mutualité. Il est à désirer que cette notice se répande dans les petits séminaires et dans les noviciats, pour y réveiller l'amour endormi des beaux ornements.

Curé de campagne

Au moment où j'étais vicaire de la basilique de St-Quentin, Mgr Lesur ne pouvait manquer de venir me voir, car son palais prélatice, ainsi a-t-il appelé sa maison en faisant insérer son adresse dans le « Tout-Paris », est situé, comme nous l'avons dit, à Mortiers, petite bourgade de l'Aisne asses

FEUILLETON DU 19 AVRIL. — N. 11.

Mariage Tragique

GRAND ROMAN

par Henri GERMAIN

PREMIERE PARTIE

III

LA VENGEANCE DU MARABOUT

Tout en l'interrogeant, le capitaine Destrem — car c'était lui qui, en souvenir de l'inaltérable amitié professée pour Georges de Bussiares, avait sollicité l'honneur de commencer les premières recherches — Destrem, disons-nous, plongeait le regard acéré de ses prunelles d'acier dans les yeux noirs et profonds de l'Arabe.

Mais celui-ci conservait l'impassibilité la plus absolue, d'ailleurs habituelle aux hommes de sa race. Sous son masque grave, impénétrable, aucune impression ne se trahissait.

— Depuis quand as-tu quitté Biskra ? reprit le capitaine Destrem.

— Ce matin, deux heures avant le lever du soleil.

— Tu as marché bien vite ; tu es donc pressé ?

— Oui, répliqua le Mokhadem sans sourciller

— Pourquoi ?

— Parce que je dois rejoindre au pays des Hoggar, un convoi prêt à partir pour le Soudan.

Mes marchandises sont attendues là-bas.

— N'as-tu rien entendu dire, hier, ou cette nuit à Biskra, relativement à l'assassinat d'un officier de zouaves ?

A cette question, plus directe que toutes les autres, le Mokhadem, en dépit de toute sa volonté, eut un rapide battement de paupières, ses lèvres se pincèrent nerveusement.

Même, avant de répondre, il ne put se défendre d'hésiter pendant une ou deux secondes.

— Eh bien ! parleras-tu ? fit brutalement Destrem soupçonneux.

— Oui, Sidi, oui ; je cherchais seulement à me souvenir exactement.

Une langue trop promptement peut trahir la mémoire.

Mais j'ai entendu parler, en effet, du crime commis hier à la mosquée des chrétiens.

— Et que dit-on ?

— On croit qu'il s'agit d'une vengeance des Touaregs.

— Oui, je sais, on dit cela. Mais on suppose, d'autre part, que ce pourrait être un homme de ta tribu.

N'avez-vous pas des sujets de rancune contre la France et ses soldats ?... N'avez-vous pas été dépossédés au profit des Ben-Ganah ?...

— Ceux qui parlent ainsi se trompent ; personne des nôtres n'a trempé dans cette affaire, et nous n'avons pas de haine contre les Français, je le jure par Allah !

Quant à une vengeance des Touaregs je n'y crois pas non plus.

— Quelle serait donc ton opinion ?

— C'est que l'officier a dû être assassiné par un roumi ; sans doute un Français jaloux de la beauté de sa femme.

— Sais-tu, de plus, que le blessé a été enlevé de la villa des Palmiers, pendant la nuit ?

— Non, je ne le savais pas.

Mais, dans ce cas, il ne peut être loin. Et ce n'est pas dans le Sahara qu'il faut chercher ; le désert, tu le sais, Sidi, n'offre ni refuges ni cachettes.

Au contraire, le pays qui va vers Constantine est montagneux et boisé.

Il y a, dans les rochers de l'Aurès, des retraites sûres, des cavernes profondes, des taillis épais... les montagnards sont rusés.

A ta place, je chercherais par là.

— Je verrai... Maintenant, montre-moi tes marchandises, conclut Destrem.

Pendant cet entretien, les chameliers et les sokhrars de la caravane, après avoir fait accroupir leurs bêtes, s'étaient groupés.

Silencieux, graves, ils paraissaient suivre de leurs regards attentifs, les phases de l'interrogatoire.

Lorsqu'ils virent le capitaine s'avancer en compagnie du Mokhadem, vers les chameaux allongés sur le sable, ils s'écartèrent avec des marques d'apparent respect.

La visite commença tout de suite, minutieuse, mais ne révéla rien de suspect.

Les peaux de boucs ne contenaient que des verroteries, des coupons de rouennerie, des bibelots de bazar, des couvertures.

Lorsqu'elle fut entièrement terminée, Destrem, bien convaincu de l'innocence des Arabes, remonta sur son cheval.

— C'est bien, dit-il d'un accent découragé, au Mokhadem qui attendait respectueusement, tu peux continuer ta route.

Puis au trompette :

— Sonnez le rassemblement.

En quelques minutes les spahis furent groupés derrière leur chef.

Le signal du départ fut donné, le peloton de cavaliers repartit au petit trot, dans la direction de Biskra.

— Ce pauvre Bussiares est bien perdu ! fit mélancoliquement Destrem, en s'adressant à son maréchal des logis. On ne retrouvera même pas son cadavre !

— Qui sait, mon capitaine... peut-être le cherche-t-on trop loin. Rien ne prouve qu'il soit sorti de Biskra ?

Cette dernière réflexion rendit le capitaine songeur.

Il se tut, cherchant en son esprit si la mort de Bussiares pouvait servir à quelqu'un de son entourage.

Paule Berthier, elle-même, n'avait-elle pas inconsciemment allumé la haine d'un rival possible de son mari, par un refus trop durement exprimé ?

Se souvenant de l'axiome : « Cherchez la femme », Destrem orientait ses pensées vers cette hypothèse.

De son côté, le Mokhadem, en voyant repartir les spahis, avait desserré ses lèvres d'un sourire imperceptible ; une lueur de triomphe brillait dans ses prunelles sombres.

— Le Français est un enfant, murmura-t-il, il ne sait pas les ruses ; il ne connaît pas le cœur de son ennemi, il ne croit pas à la haine.

Puis il donna l'ordre aux sokhrars de reprendre la marche interrompue.

Etonné, Ali s'était approché de son chef.

— Et le roumi ? demanda-t-il à voix basse.

— Attends ! tu comprendras plus tard.

Ces mots prononcés, le Mokhadem, donnant l'exemple, mit son chameau en route.

Et toute la caravane chemina bientôt sous le soleil brûlant, sans pourtant presser son allure.

De temps à autre, l'astucieux Mokhadem tournait la tête vers Biskra, calculant la distance parcourue par les spahis.

Une heure plus tard, il donnait à nouveau l'ordre de s'arrêter, mettait pied à terre et appelait Ali.

— Prends avec toi les frères de ce matin, dit-il, amenez le méhari, et suivez-moi tous trois.

Pendant que cet ordre s'exécutait, l'Arabe, d'un regard scrutateur, fouillait attentivement l'horizon.

Il était maintenant désert.

A peine, vers le Nord, apercevait-on, comme une fumée légère, un petit nuage poussiéreux.

C'était la troupe du capitaine Destrem qui rentrait à Biskra.

Le visage du Mokhadem respira la satisfaction éprouvée, il se détourna.

Le méhari, toujours pourvu de son palanquin, venait d'être amené près de lui, tenu en main par Ali. Les deux Arabes qui, trois heures plus tôt, avaient transporté dans le silo le malheureux Georges de Bussiares, s'étaient approchés aussi, montés sur un chameau débarrassé de ses colis.

Le Mokhadem, s'installa sur le dromadaire et fit monter Ali derrière lui. Puis les quatre hommes, coupant à travers les dunes, retournèrent en arrière, vers le puits où s'était précédemment arrêtée la caravane.

Ils le dépassèrent bientôt, marchèrent vers le silo et mirent pied à terre, près de l'ouverture.

Au fond de l'étrange cachot, le moribond reposait toujours inerte, roulé dans la couverture sanglante dont pas un pli n'était dérangé.

Deux Arabes descendirent, soulevèrent son corps avec précaution, et le présentèrent à l'orifice, où le Mokhadem et Ali le saisirent.

Puis il fut déposé sur une touffe de drinn, le visage découvert.

Il dormait. Du moins ses paupières étaient closes, ses traits comme figés dans une expression de souffrance.

Cependant le Mokhadem voulut s'assurer qu'il respirait encore.

Il se baissa, l'oreille attentive vers la poitrine du capitaine, écouta longuement, puis, se relevant, il sortit de la ceinture qui enserrait sa gandourah, sous son burnous, un long poignard du Soudan.

La lame jeta un éclair bleuâtre sous le soleil.

Ali, croyant deviner la pensée de son chef, lui posa vivement la main sur le bras, d'un geste effrayé.

— Que vas-tu faire ?

Le Mokhadem se retourna surpris :

— Tu es jeune, Ali, tu parles avant de réfléchir, attends.

Puis il se pencha vers le visage livide de Georges de Bussiares, et plaça simplement son arme devant les lèvres entr'ouvertes.

Une légère buée ternit l'éclat métallique du poignard.

— Bien, il vit encore, proféra le Mokhadem d'un accent farouche. La vengeance de mon père, le marabout, sera complète, car je lui livrerai son ennemi vivant !

Puis il se dévêtit de son burnous noir, et l'étendit sur le sol.

— Aide-moi, dit-il ensuite, en se tournant vers Ali, nous allons envelopper le roumi là-dedans, et laisser à ses frères maudits cette couverture comme preuve de sa mort.

Pour se débarrasser des chiens, on leur jette des os !

En quelques secondes, l'opération, bien que fort délicate, fut accomplie avec une dextérité remarquable, sans que le blessé eût un seul tressaillement.

Puis la couverture sanglante, désormais inutile, fut lacérée de coups de poignard et rejetée sur les bords du silo.

(A suivre)